

Luis Izkovich

## Semblant d'objet et les semblants

Dans la perspective où nous nous sommes engagés cette année, en vue d'élucider les conséquences pour la psychanalyse de l'introduction par Lacan de l'objet a, nous proposons comme recherche supplémentaire de préciser un autre terme, conceptualisé me semble-t-il à partir de 67, celui de semblant.

Ce qui justifie ce choix est que ce terme est lié à celui d'objet et par voie indirecte peut aider à saisir son statut.

Ainsi, à chaque fois qu'une nouvelle notion apparaît chez Lacan la tendance est de chercher à quoi cela pouvait correspondre dans ce qui a précédé dans son enseignement.

Au niveau des termes, on peut saisir l'affinité qu'il peut y avoir entre semblant et simulacre, paraître, apparence et même mascarade ; la liste n'est pas exhaustive. Tous ces termes ayant une connotation phallique appartiennent à une même série dont la fonction serait de régler ce que la nature ne donne pas. Autrement dit leur caractéristique est d'être au service de suppléer la relation entre les sexes.

Qu'est-ce qui justifie alors un terme de plus, celui de semblant, qu'est-ce qui lui donne sa spécificité par rapport aux autres ? Pour répondre à cette question je prendrai le risque d'avancer des affirmations que je n'aurai pas le temps de développer.

Premièrement, je pars du fait qu'il est acquis, dans nos développements théoriques, que Lacan change le statut du symbolique. Du symbolique considéré comme autonome, complet, prévalent sur l'imaginaire et déterminant dans ses effets, Lacan passe ensuite à une minoration, dans sa fonction et ses effets, de celui-là. Cela apparaît en évidence à partir de la place qu'il réserve au Nom-du-Père. Alors qu'il était posé comme l'Autre dans l'Autre, donc comme ce qui assure la complétude du symbolique, - par exemple dans le séminaire *Les formations de l'inconscient* - on assiste pro-

gressivement à une multiplication de ce nom en même temps qu'est posé un vide inhérent à l'Autre : l'Autre dans sa structure est troué. Ceci impose une remarque : plus on assiste à une logification de l'incomplétude signifiante, plus on note le recours à ce qui viendrait recouvrir ce vide sous la forme d'un objet. En fait très tôt Lacan s'aperçoit du vide dans la structure qu'il s'agit de pallier dans le transfert. Ainsi dans « Intervention sur le transfert », à propos de l'interprétation, il pose qu'il s'agit de remplir par un leurre le vide relatif au point de stagnation dans la dialectique. Le leurre, quoiqu'il soit une tromperie, devient essentiel pour relancer le processus. On trouve ici un antécédent clair de la fonction du semblant.

Deuxièmement, il existe une séquence logique chez Lacan qui consiste à poser un objet là où il y a un manque de signifiant, puis à conceptualiser la place de l'objet dans les discours et, finalement, à tenter de répondre à la question : y a-t-il un discours qui ne soit pas de semblant ? Je reviendrai sur ce point, mais une des conclusions de cette séquence est que les signifiants majeurs qui constituaient jusque là le pivot de l'expérience analytique, comme l'Œdipe, le Nom-du-Père et le Phallus, ne sont que des semblants. Lacan renverse ici sa propre position. Alors que le Nom-du-Père pouvait être incarné, - thèse de Lacan dans le séminaire *La relation d'objet*, avec le tonnerre pour le père de Hans -, désormais, étant donné son statut de signifiant, il est à insérer dans la série des semblants.

La question cruciale devient celle de savoir ce qui, dans la structure, n'est pas ouvert à tous sens. Je dis cela car, du Nom-du-Père on peut s'en passer, l'Œdipe devient inutilisable et le Phallus constitue une orientation sans pour autant être une nécessité. Ce qui n'est pas ouvert est ce qui ne relève pas uniquement du langage, à savoir : le symptôme et le fantasme.

Dès lors, la solution consistant à poser le degré de symbolisation maximal, comme horizon de notre pratique - ce qui a été évoqué dans nos soirées - selon un vecteur qui irait du réel au symbolique, est juste, à condition qu'on ajoute qu'elle est restreinte. En effet, si le symbolique s'avère insuffisant pour réaliser l'opération analytique, cela tient à ce que, pour Lacan, le statut du sujet change.

Le sujet divisé désigne le sujet de l'inconscient, mais est-ce que cela désigne aussi la part de jouissance, constitutive du sujet mais extérieure au registre signifiant et donc insaisissable par l'interprétation ? Je crois que c'est à cette problématique que répondent les termes à la fois de semblant et d'objet.

La question, en effet, est de cerner dans la structure puis dans la pratique analytique le devenir de ce qui excède à la prise par le signifiant. Il y aurait une façon facile de répondre : ce serait la place de l'objet de la pulsion. Cela réglerait, par conséquent, ce qu'on entend par semblant d'objet dans l'expérience analytique : l'analyste ferait semblant d'objet pulsionnel pour le convoquer afin que le sujet puisse le réintégrer à sa cause.

Le problème est que l'objet *a* n'est pas identique, n'est pas équivalent à l'objet de la pulsion, même s'il est articulé à lui.

Le point, qui me paraît essentiel, est que Lacan change, à partir de sa conception de l'objet *a*, ce qu'il va désigner comme position du psychanalyste dans l'expérience.

Si cet objet indique le point le plus opaque dans l'effet de discours, à savoir ce qu'un discours rejette, cela conditionne la place de l'analyste comme incarnant ce rejet. C'est ce que le discours analytique permet de préciser, une opération qui a son point d'insertion dans ce rejet de discours.

Là, la conception est solidaire de toute l'articulation que Lacan a faite à propos du discours analytique et du discours scientifique. Et sa conclusion n'est pas que le discours analytique est du semblant alors que le discours scientifique ne l'est pas puisque sa thèse dit que dès qu'on est dans le signifiant, dans le discours donc, nous sommes dans le semblant. Cela signifie que le discours scientifique fait semblant autrement et que le discours analytique prend en compte, à sa charge, le rejet du discours scientifique.

C'est ce qui permet à Lacan d'avancer que la position du psychanalyste est faite de l'objet *a*. Ce n'est pas la même chose de dire : l'analyste fait semblant d'objet, et la position de l'analyste est faite de l'objet *a*.

Dire que l'analyste fait semblant d'objet peut s'interpréter dans le sens où l'analyste doit mimer cet objet, doit faire semblant d'être l'objet. Ce n'est pas, à mon avis, ce que Lacan a voulu soutenir. Dire, par contre, que sa position est faite de l'objet *a*, c'est envisager que l'analyste puisse faire fonctionner cet objet dans le discours, à l'intérieur de l'expérience analytique.

Mimer l'objet, ce serait le réduire à son imaginisation, c'est ce que Lacan avait déjà écrit comme *i(a)*.

La position de l'analyste comme semblant d'objet est donc à distinguer de se mettre en place de *i(a)*. Faire *i(a)*, c'est être à la place de l'objet aimable de l'analysant, constitué à partir de sa propre image.

La perspective que Lacan introduit avec la catégorie de semblant d'objet est plutôt la nécessité que l'analyste rende possible, pour le dire de façon schématique, trois dimensions de l'objet : angoisse, désir et plus-de-jouir.

L'angoisse concerne l'émergence de l'objet en connexion avec le désir de l'Autre, de l'analyste quand c'est dans le cadre de la cure. Le désir implique une élucidation de ce rapport au désir de l'Autre. La valeur de plus-de-jouir concerne le joint irréductible entre le symbolique et le réel : le retour d'un plus de jouissance visant à compenser sa déperdition. Bien que ces trois versants de l'objet soient intriqués tout au long de la cure, l'angoisse est plutôt liée à la présentification de l'objet au début de l'expérience, le désir relève du maniement de l'objet dans le transfert, et la plus value de l'objet, en tous cas dans son versant délimité, concerne plus particulièrement la fin de la cure.

En effet, ce que la fin d'une analyse permet d'apercevoir est que, si les discours constituent des modalités pour cerner l'objet de jouissance, cela ne veut pas dire que toute la jouissance est localisée autour d'un objet, même pas pour le discours analytique. Pour le dire autrement, et suivant une autre formulation de Lacan, l'objet a est condensateur de jouissance. Cela signifie qu'il est exigible, dans la cure analytique, qu'une opération s'effectue dans l'économie de jouissance du sujet, et ce serait réducteur de le formuler en termes de négation.

Il est assez surprenant qu'on repère d'un côté les limites d'une lecture freudienne, centrée sur le versant économique, et que, d'un autre côté, on avance que l'opération de jouissance est de la réduire.

Ce qui est certain, c'est que l'efficacité de l'opération analytique ne se limite pas à un déchiffrement de l'inconscient et exige donc qu'on précise ce qu'on entend par sujet supposé savoir. Il y a, certes, dans cette formulation un versant qui est la signification inconsciente en suspens. Cette dimension est ouverte par le désir de l'analyste, comme énigme, comme x. Ce qui est énigmatique, dans ce désir, c'est ce qui mobilise la chaîne associative de l'analysant. Mais le sujet supposé savoir est aussi condition d'émergence de l'amour du transfert. C'est la thèse du séminaire *Encore* où Lacan pose que l'amour s'adresse au semblant.

Mais il existe une troisième dimension, que Lacan développe comme fonction du semblant, qui est de cerner la jouissance au point - il ne peut pas être plus explicite - que la jouissance ne se traque, ne s'élabore qu'à partir du semblant.

L'on peut donc déduire que les termes de constitution et de destitution du sujet supposé savoir indiquent, corrélativement, l'ouverture et la fermeture de l'inconscient. Mais un au-delà de la chaîne signifiante est aussi indiqué dans le sujet supposé savoir. C'est ce qui se déduit de la proposition que l'inconscient ne fait pas semblant.

Poser que l'inconscient ne fait pas semblant est une distinction nette par rapport à l'inconscient freudien, ou par rapport à la conception de Lacan comme l'inconscient comme discours de l'Autre, ou aussi, quand mettant l'accent dans la constitution de l'inconscient, il posait qu'il était structuré comme un langage.

Ce qui permet d'avancer que l'inconscient ne fait pas semblant est d'admettre qu'il n'est pas réductible au discours. Pour le dire clairement, si Lacan renouvelle sa théorie, c'est en raison de la méprise du symbolique sur la jouissance, et c'est ce qui conditionne le cœur de l'expérience, à savoir : comment cerner le noyau de jouissance de l'analysant, et comment un discours peut venir déranger ce programme ?

Donc, s'il paraît admis que l'objet *a* n'est pas l'objet imaginaire, et que même s'il est constitué à partir du symbolique il lui reste extérieur, néanmoins, il ne coïncide pas avec le réel.

L'objet *a* fait partie de la catégorie des semblants et constitue une des dimensions du sujet supposé savoir. Là-dessus, Lacan est encore plus explicite quand il avance que l'analyste est supposé à cet objet qu'est le *a*<sup>1</sup>.

Le réel défini comme impossible, ou comme impasse à la formalisation, ou comme ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire, ne peut pas être équivalent à l'objet condensateur de jouissance. Ce dernier relève d'une construction dans la cure qui cerne la jouissance sans l'évacuer et, dans ce sens, justifierait qu'on dise que l'objet *a* est un semblant. C'est d'ailleurs ce que Lacan explicite avec la formule dans le séminaire *Encore*, l'objet *a* est un semblant d'être.

Un problème aigu apparaît alors : que signifie la position de l'analyste comme semblant d'objet ? Il me semble, si l'on suit les énoncés de Lacan concernant la position de l'analyste qui est de faire régner l'objet *a*, que cela donne une définition précise à cette idée, en principe étrange, qui serait d'interroger comme du savoir ce qu'il en est de la vérité.

En effet, faire régner l'objet n'équivaut pas à dire que l'analyste est

1- Lacan J., Le séminaire, Livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 85.

semblant d'objet. C'est la différence que Lacan fait quand il pose que l'analyste n'est pas semblant, mais qu'il met l'objet à la place du semblant. Ceci nous indique que la fonction de l'analyste opère de la création d'une condition, celle qui donnerait une possibilité à l'objet *a* d'opérer pour un sujet, c'est-à-dire que l'objet devienne la cause de son désir. Je comprends ainsi que Lacan, en identifiant la voie du symbolique comme se dirigeant vers le réel, démontre la vraie nature de l'objet *a*. Bien que nous devrions conclure à la non-équivalence entre l'objet et le réel, il reste que la voie du symbolique se dirigeant vers le réel désigne le pivot de l'opération analytique. Cette voie trouve son point de perspective pas seulement dans l'au-delà du symbolique, mais aussi dans l'au-delà de l'objet.

Cet écart entre l'objet *a* et le réel est ce que Lacan désigne d'un paradoxe selon lequel l'objet est, apparemment, quelque chose qui ne se résout que de son échec. L'échec est celui d'être identique au réel.

L'objet *a* est semblant donc, et par conséquence faux réel, ce qui soulève la question de ce qui donne le support à l'être du sujet. Je crois que ceci rejoint ce que Lacan appelle la jouissance traquée, et il lui donne un nom, la jouissance inavouable, ce qui ne veut pas dire indicible, et constitue l'horizon de notre expérience. Au fond, l'être du sujet, c'est son être de jouissance.

Posons-nous donc la question du point pivot qui permet l'effectuation de cette opération, à savoir opérer par le semblant, de façon à déshabiller l'être de jouissance de l'analysant des semblants qui le recouvrent. C'est la question que Lacan soulève dans *Le compte-rendu de l'acte analytique* s'il s'agit du texte sorti dans *Ornicar* ? c'est à mettre entre « .. » et pas en italique, à savoir qu'est-ce qui permet d'affirmer qu'il y a du psychanalyste, puis de répondre que le psychanalyste se fait produire de l'objet *a*, avec de l'objet *a*. On peut répondre très rapidement à ce qui produit l'opération : c'est l'analyse menée à son terme. Il me semble que ce serait plus précis si on posait que le point pivot trouve sa condition, son point d'application, dans ce qui est devenu pour l'analysant l'analyste, à la fin de l'expérience. Autrement dit, le semblant d'objet concerne un savoir y faire, à quoi l'analyste doit préparer l'analysant, tout au long de la cure, mais dont seulement la rencontre finale fait de cela un événement : je parle du désêtre de l'analyste.

Dans ce sens, je peux m'expliquer le paradoxe apparent entre la formulation semblant d'objet et celle dans le « Discours à l'E.F.P. », selon laquelle l'acte analytique ne supporte pas le semblant.

Cette proposition pose donc l'incompatibilité entre l'acte et le semblant et permet de déduire que le centre de l'expérience analytique n'est pas l'analyste comme semblant.

La progression d'une cure exige, en effet, une chute des semblants jusqu'au point où le sujet puisse prendre un aperçu, au-delà de la construction singulière de l'objet qui localise la jouissance, du réel dont les semblants fonctionnent comme une couverture.

En ce sens, si l'on cherche une formulation de Lacan qui prépare celle de la position de l'analyste comme semblant d'objet, j'en extraurai une parmi d'autres, celle de la politique du psychanalyste dans « La Direction de la cure et les principes de son pouvoir », résidant dans le manque à être. En effet, dire le manque à être, c'est désigner un lieu où manque le signifiant qui représente le sujet. Ce manque de signifiant est un fondement pour poser à cette place un objet.

Je reprends donc mon développement. Si le semblant d'objet me semble indiquer une position de savoir sur ce que devient l'analyste pour l'analysant en fin de cure, l'acte analytique en tant qu'il ne supporte pas le semblant, ne relève pas d'un maniement des semblants. L'acte fait plutôt trou dans le semblant.

Poser donc que l'acte ne supporte pas le semblant est poser une séparation entre acte et semblant, qui reprend la séparation entre réel d'un côté, et conjonction entre symbolique et imaginaire de l'autre.

Je reprends la face de l'inconscient en tant qu'il ne fait pas semblant, qui désigne ce qui de l'inconscient participe au réel. Il est certain que cette perspective a des conséquences dans la conception que nous pouvons avoir du sujet supposé savoir.

En effet, celui-ci n'implique pas une position de l'analyste qui se réduirait à faire semblant de supposition de savoir, condition du transfert, mais exige que l'analyste se prête à la production d'un réel, à l'intérieur du transfert.

Je veux dire par là qu'il me paraît correct d'énoncer qu'une cure doit trouver sa finalité dans les effets de la parole, symboliques donc sur le réel du sujet, mais à condition d'ajouter que l'efficacité de l'expérience dépend d'un réel propre à la cure.

Je crois que Lacan n'a pas cessé de l'énoncer de différentes façons. Que l'on songe à la notion que l'analyste doit payer de sa personne dans le

transfert, ou à la dimension du transfert comme corps à corps, ou aussi à la question de la présence de l'analyste, jusqu'à l'analyste à la place du parent traumatique. La mise en série de ces termes trouve une justification : l'analyse est l'expérience qui traite le réel qui préexiste à la cure, le convoque donc pour le traiter.

En pratique, qu'est-ce que cela veut dire et comment mieux rendre compte de ce qui, par définition, relève d'une expérience ?

Je crois que le mieux serait de se référer au discours analytique. Si l'on admet le principe selon lequel le signifiant est du semblant, on devrait conclure que la production des signifiants maîtres, qui est le propre de ce discours, ne suffit pas à cerner le terme d'une analyse. Car tant que nous sommes dans la production de signifiants, nous sommes encore dans la dimension du semblant.

Faire en sorte que la cure soit une expérience du réel, implique un au-delà qui est possible seulement si l'on aborde la zone où l'inconscient n'est pas de l'ordre du langage. C'est ce que Lacan énonce selon l'idée que la cure doit être menée jusqu'au point où tremblent les semblants.

Au fond qui tremble ? On pourrait, d'un certain côté, corréler le tremblement à l'horreur de l'acte, ou aussi, suivant la thèse du séminaire *L'angoisse*, ce à quoi le sujet résiste, et qui est de faire de l'angoisse son point de certitude. Mais on pourrait dire aussi que ce qui tremble, ce que l'acte analytique doit viser, c'est le tremblement des signifiants maîtres du sujet. C'est la seule condition pour que l'injonction du surmoi de jouissance au poste de commande tout au long de la vie d'un sujet puisse laisser la place vide. L'analyse doit comporter bien sûr la vérification que ce n'est pas un objet qui est venu se loger à cet endroit. La passe est ce qui permet de dresser un constat de ce réel.